Numéro 11 — 15 Septembre - 15 Octobre 1946

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous *(HENRI, Comte de Paris)*

MESSAGE DU COMTE DE PARIS

A L'OCCASION DU CAMP DE LA MESNIE

"Vous devez être le grain de sel, le ferment..."

Jeunes Mesniers de France, je vous apporte un écho de la tradition détenue et transmise jusqu'à moi par mes ancêtres, de cette tradition qui a fécondé la vie sociale de notre « doulce » France et créé ce patrimoine de richesses morales, spirituelles et matérielles que vous détenez dans vos cœurs, vos esprits et vos mains.

Vous êtes la source vivifiante ou vous pouvez être les sépulcres vivants de ces trésors que vous détenez, autant que moi, de vos ancêtres. A vous de les faire renaître ou de les ensevelir sous les décombres de vos instincts matérialistes et égoïstes.

Mais le fait de vous savoir nombreux, réunis sous l'invocation du Saint Roi Louis, gonfle le cœur d'espoir.

Retenez la leçon qui se dégage de ce camp ; méditez sur les faits, bien que vos jeunes âmes vous jetteraient plutôt vers les actions d'éclat, plus faites à satisfaire votre goût d'expansion, d'enthousiasme, de générosité.

Aujourd'hui, vous avez élevé vos pensées, vos cœurs et vos prières jusqu'à Saint Louis dont la sainteté a consisté en ce qu'il voulut que Dieu fut le premier servi. Il ne s'est point fait moine pour cela ; il a accompli son devoir de Roi et de Chrétien à la fois.

Un autre de nos Rois disait qu'il fallait « raison garder » ; parole sage. Gravez-la dans vos intelligences.

Enfin, vous êtes de lieux, d'origines et d'âges différents. Vous vous êtes groupés, unis par un idéal semblable, pour sentir la force de la communion dans une même pensée, une même volonté, enfin une même action dont chacun a sa part dans la fête de ce camp.

Ainsi sont énoncées trois idées simples, je les propose à votre réflexion. Elles éclaireront, si vous les approfondissez, d'un éclat resplendissant vos vies, les foyers que vous fonderez, vos cités, vos provinces, la France entière.

La vie qui s'ouvre à vous est plus belle que celle d'autres générations, car vous devez refaire la France nouvelle. Vous avez cette tâche à accomplir ; magnifique mais redoutable. Ne fuyez pas ; avec courage, résolution, sagesse, affrontez-la.

Votre réunion en un camp est la preuve que les uns sont nécessaires aux autres. Isolés, vous n'êtes rien. Que serait une société d'individus sans liens ni rapports entre eux, ne s'étayant ni ne se soutenant mutuellement ? Un désert de grains de sable, que les vents des passions font tourbillonner. Vous ne seriez que l'un de ces grains soulevé par les passions si vous vous abandonniez à vos seuls instincts.

Nous sommes tous unis, nous formons tous un tout ; nous sommes solidaires les uns des autres autant dans le bien que dans le mal. Ne rejettez pas de la communion française ceux qui, ne pensant pas selon la Vérité, fondent la société sur des bases qui la disloquent. C'est ici que vous devez vous souvenir de ces paroles royales : il faut raison garder. Que votre raison vous guide et non pas vos passions. Vous devez être le grain de sel, le ferment.

Autant d'images qui n'ont pas besoin d'explications et que vous transposerez avec sagesse et courage en des réalités vivifiantes de la société que vous devez bâtir dès maintenant. N'attendez pas que la monarchie soit rétablie pour vous mettre à l'œuvre. Commencez tout de suite, car il faut que l'œuvre de régénérescence monte des profondeurs du sol comme la sève, au printemps, apporte la vie après les engourdissements de l'hiver.

Enfin, qui peut vous demander tous ces sacrifices ? Pourquoi vous et pas les autres ? Pourquoi, tandis que certains, insouciants, oisifs ou tout simplement indifférents, jouissent de la vie et vous pas ? Votre tâche obscure de sacrifices, de labeur silencieux mais profond s'accomplira au nom de qui, pour qui enfin ? Pourquoi ?

Vous vous êtes posé cette question et vous avez cherché la réponse : d'autres ont passé avant vous par ces sentiers, ingrats par moments ; mais aujourd'hui vous avez donné vous-mêmes la réponse en vous réunissant pour la fête de Saint Louis. « Dieu le premier servi. » Cette phrase seule explique et justifie toute la vie du Saint Roi et la grandeur de l'œuvre de son règne.

Soyez chacun à votre place, à votre rang, un Saint Louis : Servez Dieu le premier dans votre vie morale, spirituelle, sociale ; ainsi vous serez ce ferment qui fera fleurir les Lys de France.

Londres, 15 août 1946.

HENRI.
Comte de Paris.

LE CAMP ANNUEL DE

Il est toujours plus facile de commenter la victoire d'un coureur cycliste ou la découverte théâtrale de quelque savant en quête d'un nouveau procédé de destruction que d'évoquer les travaux moins spectaculaires de jeunes gens réunis pour huit jours dans la nature, sur un coin de terre française. Aussi n'aurions-nous jamais tenté de parler ici du camp de la Mesnie si nous n'étions persuadé d'écrire pour ceux-là seuls qui peuvent nous comprendre, pour ceux qui s'intéressent comme nous au relèvement moral du pays. Et, là encore, nous nous heurtons à un écueil : peut-on vraiment décrire un camp autrement que de l'extérieur ?

Il faut y avoir participé soi-même, en avoir accepté les côtés heureux et les difficultés, le bon comme le mauvais, pour en saisir véritablement toute la portée. Les amis que nous avons eu la joie d'y rencontrer, au cours de cette semaine de vie de communauté, sauront mieux que quiconque nous comprendre.

Quelques-uns, peut-être, regrettaient d'avoir sacrifié une partie de leurs vacances, chez des amis, au bord de la mer ou à la montagne pour rejoindre des inconnus dans les inconforts d'un camping sous la pluie ; d'autres, moins bien partagés auparavant et plus amateurs de contact avec la nature, se réjouissaient, sans doute, de ces huit jours au grand air, en compagnie de jeunes animés d'un même idéal et d'une même foi.

Il serait inconcevable, en tous cas, que nous n'ayons pas tous éprouvé un vif sentiment de curiosité en pensant à ces visages nouveaux, à ces personnalités ignorées, à ces compagnons qui allaient sortir des casiers de bois blanc de la Mesnie de Paris pour devenir des réalités bien vivantes, des amis en chair et en os, des adeptes toujours plus nombreux d'une cause démodée, comme se plaisent à le répéter ceux qui veulent à tout prix se considérer comme nos adversaires.

Cette curiosité si légitime de nos amis provinciaux se mêlait, avouons-le, d'une certaine anxiété du côté des organisateurs parisiens. Découvrirait-on, en un temps si court, les éléments indispensables à la propagation de notre mouvement dans toute la France, des garçons hardis, entreprenants, capables de prospecter leur ville, leur coin de terre, de rentrer chez eux persuadés de la nécessité d'une action puissante et concertée, des garçons conquis par notre idéal, s'ils ne l'étaient déjà, et désireux d'y participer utilement, avec dynamisme et avec confiance ?... Disons tout de suite que seule l'humidité pénétrante d'un sous-bois allait rafraîchir légèrement cette première rencontre. Les provinciaux étaient très sympathiques et, paraît-il, les Parisiens n'avaient pas de mauvaises têtes.

⁂

Mentionnons l'assaut victorieux d'un taxi, en gare d'Orléans, par huit campeurs pratiques et décidés. On se demande encore comment le véhicule, supportant en outre une multitude de sacs à dos, de cordes, de godillots et d'ustensiles de cuisine, parvint à destination, sans souffrance, dans le petit village.

Recensement fait du matériel de couchage, il apparut aussitôt que plusieurs tentes faisaient défaut. Coucher sur le sol trempé ? Nos hommes esquissèrent une grimace... On s'enquit au plus tôt d'un hangar à foin, tandis que les intendants se préoccupaient du dîner. Première soirée et première veillée, un peu attristées par le temps maussade et les soucis matériels, toujours trop accaparants au début d'un camp. Nos hôtes, extrêmement accueillants, facilitèrent singulièrement notre tâche.

De nouveaux arrivants, de Paris, de Lille, de Bordeaux, de Lyon et de Marseille, allaient apporter, les jours suivants, avec un peu d'air de leur région ou de leur ville natale, des idées personnelles, une tradition régionale, des goûts particuliers, tout un ensemble de richesses acquises qui contribueraient dans une large mesure à donner à ce camp sa valeur réelle et originale.

⁂

Dès le second jour, on fit plus ample connaissance. Des conversations s'engagèrent. Les provinciaux, plus observateurs, souvent plus profonds, moins aisément communicatifs que les Parisiens, moins vifs aussi, peut-être, attendaient visiblement quelque chose de nous. C'était à nous de donner le ton, l'ambiance. On joua franc jeu de part et d'autre. Et, ma foi, cette réserve des premières heures, ces tâtonnements timides d'abord puis plus confiants ne manquaient pas de pittoresque. On s'évaluait avec sympathie et bonne humeur, un peu comme ces gosses du Luxembourg qui apportent leur petit sac de billes avec eux et demandent aux autres enfants, après un échange de sourires : « Voulez-vous jouer avec nous ? »

La répétition de chant

Mais tous, nous sentions qu'une tâche sérieuse nous incombait et qu'il ne fallait pas perdre de temps si nous voulions tirer parti de cette occasion unique de nous connaître et de nous apprécier. Bordeaux marqua le premier point en coupant du bois avec énergie pour le dîner. Lille regardait attentivement, pleine de bonne volonté. Les autres provinces se mirent à l'œuvre à leur tour.

Une discipline peu stricte devait permettre, durant tout le camp, la multiplication des contacts personnels dans un cadre à la fois campagnard, boisé et historique. Nous cantonnions, en effet, dans le parc d'un très noble château où, 76 ans plus tôt, Aurelles de Paladines infligeait à l'armée allemande une rude défaite et l'obligeait à reculer nettement vers le nord. Notre hôte nous conta cette bataille qui aurait pu, si Bazaine avait tenu Metz, contribuer, pour une bonne part, au redressement des armées françaises en 1870. Les historiens de la Mesnie prirent un intérêt tout particulier à ce récit.

Pendant ce temps, l'Intendance de la Mesnie prodiguait sourires et bonnes paroles dans toutes les fermes pour se procurer, avec la sympathie des paysans, les nombreux litres de lait, kilogrammes de viande et tombereaux de pommes de terre indispensables pour activer au maximum les travaux intérieurs du camp.

Le repas d'une trentaine de campeurs affamés est chose impressionnante pour le non-initié. Et, à ce propos au moins, nous ne pensons pas que nos amis aient emporté un mauvais souvenir du camp de la Mesnie.

Mais il fallait songer aussi à la formation spirituelle. A cet effet, chaque matin, après la toilette et le très classique hébertisme, notre mesnagier approfondissait avec nous la véritable raison d'être de la Mesnie, son but, son rôle dans la France d'aujourd'hui et de demain, après un exposé sur les principes qui avaient présidé à son organisation et cette organisation même. Nos amis plus lointains acquirent ainsi une connaissance moins dogmatique et livresque et plus vivante de la Mesnie.

Après le repas de midi, une heure de sieste, plus théorique que réelle dans un camp si originalement composé, permettait aux uns d'amorcer une heureuse digestion en discutant avec ardeur les points qui leur semblaient imprécis dans notre action mesniale, tandis que d'autres s'affairaient à leur correspondance, répétaient des chants ou fumaient silencieusement au-dessus d'un échiquier.

⁂

Chaque jour amenait de Paris un conférencier particulièrement versé dans la politique générale, l'économique ou le social, qui nous indiquait les différents problèmes d'actualité dans son domaine propre en nous montrant les principaux moyens d'action dont nous disposions grâce à la Mesnie et les espoirs que l'on pouvait fonder sur elle.

Le 20 août, Jacques d'Yvoire, chef du Centre d'Etude et de Documentation, définit la position de la France dans le monde actuel et posa le principe de la monarchie française comme une nécessité trop méconnue. « Nos pires adversaires », souligna-t-il, « ce ne sont pas ceux que l'on retrouve en face de nous, sur la brèche, à la tête du parti socialiste, ou même du parti communiste, mais bien plutôt les faux monarchistes, ceux qui se disent de cœur avec nous et qui ont la lâcheté de ne rien entreprendre pour ne pas se compromettre ou simplement parce qu'ils jugent notre effort stérile. Les sceptiques, les tièdes, ce sont ceux-là qui nous font le plus de mal ! » Il nous dit encore l'importance du rôle que nous avions à jouer et combien l'on pouvait fonder d'espoir sur cette Mesnie bien jeune mais déjà agissante, et conclut sur les possibilités de la monarchie en France à l'heure actuelle.

Le lendemain, 21 août, après avoir couru le risque d'être noyé sous une pluie particulièrement persistante, notre courageux

LA SAINT-LOUIS

conférencier Marcel Felgines nous entraîna sans rancune sur le sentier épineux du syndicalisme en nous mettant en garde dès l'abord contre l'erreur fréquente de ceux qui opposent systématiquement le syndicat à la corporation et il insista sur le fait que notre seul moyen de gagner les ouvriers à notre cause était d'agir par ce syndicat au lieu de lutter stérilement contre lui. Syndicat et corporation, sans être synonymes, sont loin d'être incompatibles. Mais nous reviendrons ailleurs sur cette étude intéressante...

Pour le plus grand bonheur de la Mesnie, le jeudi 22, choisi comme jour de détente, le soleil fit son apparition et transforma notre clairière attristante en un joyeux sous-bois. Les têtes sortirent de leur capuchon et l'on observa même pour la première fois que les arbres étaient fort beaux. Les discussions devaient aussi s'échauffer malgré les efforts navrants

La cérémonie de l'Option

d'un mainteneur presque aphone pour monter son feu de camp. Les cuisiniers, désertant leurs fourneaux improvisés pour prendre part au débat, faillirent compromettre le repas. S'écartant légèrement de la ligne traditionnelle, la discussion s'était aiguillée vers la question du mariage... On conçoit que le rôti de veau ait couru le risque de brûler.

Un observateur impartial se serait sûrement diverti en découvrant, les unes après les autres, ces diverses personnalités. La vie du camp dépouille heureusement les caractères de tout artifice. C'est là, dans la nature, que chacun se révèle serviable ou égoïste, propre ou peu soigné, homme d'action ou incapable de prendre une initiative. A cet égard, l'expérience de la Mesnie devait être satisfaisante dans l'ensemble. Un Parisien montra des dons exceptionnels pour allumer et entretenir artistement toutes sortes de feux. Pour un autre, le Judo n'avait plus de secret. Un troisième inclinait vers la philosophie. On ne put surprendre les Lyonnais en flagrant délit de somnolence pendant les conférences, le Marseillais, bon chanteur, ne manquait pas non plus de talent à la cuisine. Bref, la petite communauté tournait rond et, si l'on peut critiquer après coup certains détails d'organisation, tous les participants sont d'accord pour affirmer que l'esprit général fut excellent et sympathique de bout en bout.

François, l'un des principaux fondateurs de la Mesnie, de retour d'un voyage d'exploration de plusieurs mois en Afrique noire, nous décrivit avec sa précision et sa sobriété habituelles l'état actuel de la Mauritanie et du Sénégal qu'il venait de parcourir en tous sens. Nous donnons dans le Courrier l'essentiel du récit qu'il rendit si vivant et si intéressant à notre camp.

M. Bazin de Jouy devait, le lendemain, opposer avec une netteté remarquable la civilisation humaniste et chrétienne et le matérialisme marxiste, seules véritables forces en présence dans le monde spirituel d'aujourd'hui. Il sépara soigneusement le « communisme » de « l'esprit communautaire » que l'on confond si souvent et évoqua pour un instant la fameuse expérience du fabricant de boîtiers de montres, Marcel Barbu, expérience heureuse, nous dit-il, par son aspect de communauté moderne, jeune et très active, avec participation des ouvriers aux bénéfices et promotion rapide du personnel, mais peut-être menacée d'une certaine tendance au totalitarisme.

Le samedi 24, après la cérémonie traditionnelle du lever des couleurs, les mesniers se réunirent en conseil pour discuter de nouvelles options et allégeances qui devaient avoir lieu le lendemain... Nous nous sommes regardés en silence un moment, puis un sourire a gagné nos visages. C'était bon de se retrouver en famille. Que nos amis provinciaux surtout ne se froissent pas le moins du monde. Nous les avons appréciés et aimés et leur compagnie nous était très agréable ; mais il y avait longtemps que les « anciens » de la Mesnie de Paris ne s'étaient réunis ainsi et, vraiment, nous éprouvions tous une grande joie de cette intimité des mesniers unis depuis déjà plusieurs années pour un même combat. Nous étions, en quelque sorte, frère d'armes, très forts vraiment dans notre petitesse, sous les couleurs de la Mesnie. Rien au monde n'aurait pu nous séparer. Nous pensions, plus ou moins confusément, que même si la Mesnie n'avait pas été autre chose, déjà cette union étroite, intime, cette communauté de pensée d'une minute, cette compréhension mutuelle impossible à décrire dans une fraternité sans limite, c'était là véritablement une récompense royale.

Nous avions ensuite la joie et l'émotion d'accueillir parmi nous M. l'abbé Loyer, le précepteur des Enfants de France, qui nous rendit cette famille que nous aimions déjà tant sans la connaître, encore plus proche, malgré son cruel exil. Nous ne nous lassions plus de l'interroger sur la vie des enfants royaux à l'étranger. Les collectionneurs de timbres y trouvèrent aussi leur compte car l'abbé avait amené quelques spécimens de la collection du Dauphin pour les échanger avec les nôtres.

***

Le soir, la Mesnie devait organiser un feu de camp qu'un euphémisme charmant du mesnagier transforma en « feu du camp » pour ne pas effaroucher les acteurs. En effet, le feu était la seule partie très organisée du spectacle. En fait, tout se passa le mieux du monde grâce à une ambiance « très chaude ». Le Judoka, en pleine forme, fit voltiger son malheureux partenaire puis tenta de l'étrangler pour démontrer aux villageois que le Judo était un sport de tout repos.

Un jeu dramatique improvisé, qui aurait fait pleurer de désespoir un puriste, eût un tel succès qu'il fallut en bisser l'exécution. M. de La Fontaine, à qui l'on avait emprunté la trame du mime, fut la seule victime de la soirée. On applaudit fort les chœurs, un peu moins négligés, et le feu s'éteignit sur un bonsoir à deux voix, suivi de notre Exaudiat que la population écouta dans un silence respectueux.

Dimanche 25 août. Grande solennité pour les monarchistes et les chrétiens. Nous noterons, en passant, la sortie pittoresque des mesniers en pyjamas devant la petite église du village. En effet, ceux d'entre nous qui avaient élu domicile sous le toit de l'écurie ne pouvaient sortir de leur chambre à coucher que par le moyen d'une échelle, laquelle aboutissait directement devant le parvis de l'église. Le mesnagier qui se reposait de ses fatigues plus longtemps que de coutume fut accueilli, comme il s'apprêtait à descendre à terre en se frottant les yeux, par une véritable ovation. Mais d'échelle point ! Quelqu'un l'avait subtilisé discrètement. La Mesnie, on le voit, se permet parfois de grave faute de respect envers son mesnagier...

La messe de Saint-Louis était dite par M. l'abbé Loyer qui évoqua le grand Français et le grand Roi devant une assemblée nombreuse et recueillie. Les cérémonies mesniales se déroulèrent ensuite dans la clairière de notre petit bois, précédées d'une brève explication du mesnagier sur le sens profond que nous attachions à l'entrée de nos amis dans la communauté mesniale.

Trois Formesniers firent leur « option », c'est-à-dire qu'ils donnèrent également leur adhésion de principe à notre accordance et marquèrent en même temps leur désir d'entrer dans la Mesnie et de participer à ses activités.

Enfin, trois Ainsmesniers vinrent prêter leur serment d' « Allégeance », leur engagement définitif envers Dieu et le Roi devant toute la Mesnie qui acquit de la sorte trois nouveaux défenseurs, un Bordelais, un Parisien et un protestant alsacien venu courageusement camper avec nous bien qu'il eût perdu une jambe pendant cette guerre.

(Suite page 8.)

Le départ

NOTES DE VOYAGE AU SÉ

Louggué Thié'Kodié
Grenier et lit d'hivernage où sèchent des épis de mil
Mon guide Demba et mon hôtesse

Linguère (le 26 octobre 45).

J'ai quitté avec joie Dakar, cette ville en mal de croissance, mais qui sent encore la sous-préfecture, ses hôtels surpeuplés et ses punaises ; Saint-Louis, de loin plus coquette, mais de près plus sale encore. J'ai pu respirer à Louga l'atmosphère des élections et voir les enfants des écoles, dûment chauffés par leur instituteur, rythmer leur hostilité envers le **toubab** (le blanc) qui avait jugé bon de jouer un rôle dans cette tragi-comédie.

Devant moi s'ouvre la brousse du Djolof et du Ferlo à la porte de laquelle se dresse la résidence de Linguère qui est aussi la gare où aboutit le train hebdomadaire : ce train qui sur de vieux plans devait drainer des tonnes d'arachides que le Ferlo s'est avéré rapidement incapable de produire faute d'eau. Mais s'il est pauvre en arachide, il est riche en bétail, et c'est cela que je me propose d'étudier le long d'un itinéraire qui doit aboutir à Tamba Kounda, 400 kilomètres au S.E. Le problème des transports n'a pas été facilement résolu : en fin de compte, je pars à cheval avec mon premier guide, un brave Chef de tribu peule ; mon boy grimpera sur l'un des deux chameaux à bagages, et mon second guide ira à pied.

Barkédji (29 octobre).

Voilà deux jours que nous sommes en route. Le Djolof change d'aspect : les villages deviennent plus rares ; les derniers Ouoloffs habitent ce village ; vers l'Est, les Peuls prédominent incontestablement et avec eux l'élevage. Mes chameaux se sont révélés de fort mauvais caractère : ils ont élégamment mis mes bagages à terre, sans casse heureusement. Aussi les avons-nous remplacés par trois bourricots : cet animal est merveilleux ; nourri le plus souvent de coups de bâtons et d'air du temps, il trotte régulièrement d'un pas bonhomme, et s'il s'arrête c'est qu'il n'en peut vraiment plus.

Hier bonne journée : mon cheval a bien marché mais l'étape s'est terminée tard dans la nuit. La marche par une nuit sans lune est quelque chose de merveilleux : un calme écrasant sous un ciel magnifiquement lumineux, où l'on savoure chaque respiration d'air frais et odorant. Chaque site a son parfum propre : la mare de Niaka m'envoie au passage des bouffées de feuillages verts et de nénuphars ; sur la hauteur voisine, ce sont les herbes déjà jaunissantes qui exhalent une odeur de foin et de paille ; les villages se signalent de loin, bien avant les éclairs des feux ou le martèlement des pilons, par l'odeur étrange et lourde des champs de mil. On voudrait s'arrêter, s'étendre à terre quand la lassitude vous mord les muscles et se dissoudre dans cette grande paix de la nature.

Je rêve à cela en arrivant à Barkédji où l'hospitalité du chef de canton est un peu officielle. C'est un ouoloff et mon guide peul n'aime pas les ouoloffs : il me dit d'eux le soir sous la case : « **Eux, bons pour parler et pour politique... Foulbé** (les peuls) **travailler bien, bergers et mil** ».

Vendou Namari (1 novembre).

...c'est-à-dire « la mare de Namari » : il y en a en réalité trois qui alimentent en eau ce petit village de 80 habitants ; elles sont d'ailleurs près d'être épuisées, et l'eau que l'on me donne à boire dégage une riche odeur d'urine et de moisi. Quand elles seront épuisées, le village se videra : les familles iront avec le bétail demander l'hospitalité d'autres villages mieux pourvus en eau.

Le chef du village, frère de mon second guide Demba, m'a reçu fort aimablement et pour prix de son hospitalité, désirerait que j'intervienne auprès du Commandant du cercle pour qu'il fasse creuser un puits chez lui. L'occasion me paraît bonne pour recenser le bétail de mes hôtes, très discrets (oh combien !) sur ce chapitre. « Parfait, dis-je, je vais voir tout ce que vous faites et possédez pour faire un rapport. » Et nous voici partis dans les champs de mil qui entourent le village ; la récolte est pour bientôt ; sur de légers miradors, des enfants guettent un éventuel feu de brousse ou les phacochères démolisseurs de cultures. Les épis sont beaux et l'on commence à construire dans les lougans les petits greniers faits de branchages entrelacés. Certainement, l'on travaille bien à Vendou-Namari. De retour à la case du chef, j'aborde le problème de l'eau : quel est le nombre des consommateurs, hommes ou animaux ? Pour les gens,

Le village d'Ouro-Géano
La place et, sous le grand arbre central, la case à palabres

rien de plus simple : 80 environ, après palabre d'une demi-heure entre les chefs de carré ; pour les animaux, au bout de deux heures, on m'indique trente vaches, deux chevaux, dix ânes et dix chèvres. J'accepte ces chiffres avec une apparente sérénité : mais les piquets d'attache qui occupent la place centrale m'ont donné une toute autre opinion... J'essaye de discutailler, de reprendre la question avec toutes les ruses possibles : rien à faire. Alors, de guerre las, la nuit tombée, je sors du village et feignant de m'égarer en rentrant je compte sournoisement les vaches : cent-cinquante environ. Quant aux chevaux, on m'en louera le lendemain et sans aucune difficulté quatre en excellent état.

Et après une nuit brouillée par la dernière tornade de l'hivernage, sur le point de partir, j'interroge mon chef de village : « Eh bien, tes vaches ont gagné bien des petits hier en brousse... Que m'as-tu raconté ? » Pas d'autre réponse qu'un clin d'œil et un sourire de complicité : c'est un aveu, mais il ne sera pas dit qu'un toubab aura officiellement pénétré le secret du troupeau.

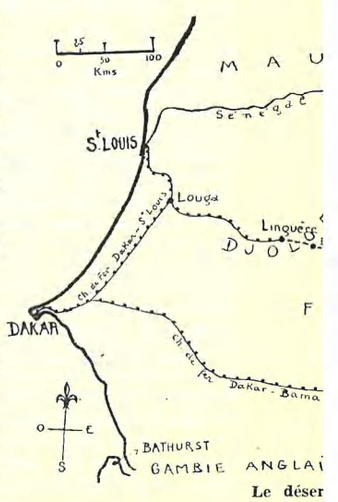
Cette question de l'eau, dans le Ferlo, en Mauritanie, partout, dans les colonies sahéliennes et soudaniennes est une obsession. Sans l'eau : rien ; avec l'eau : beaucoup de choses ; cette lapalissade est cependant la seule bonne ligne de conduite pour l'avenir.

Bem-Bem (4 novembre).

Les étapes sont devenues plus longues, les puits plus rares et plus profonds. Les villages traversés sont presque tous transhumants : à cette époque de l'année, les mares ne sont pas encore toutes taries et les gens restent encore chez eux pour faire la récolte de mil, mais les troupeaux sont souvent dispersés en brousse près d'autres mares dont ils sont seuls à profiter.

A Banianol, je suis resté en panne faute de chevaux : j'ai dû y passer la nuit contrairement à mes plans, mais j'en profite pour interroger, me promener et prendre des photos. La nuit venue je m'étends sur une natte, à la belle étoile comme d'habitude : je n'ai jamais, jamais pu dormir sous une case : pas assez d'air et surtout pas de ciel. Malheureusement il y a les chiens. Ah ! ces chiens peuls ! Ils n'attaquent pas les petits carnassiers rôdeurs, mais ils les signalent. Après le dîner, quand on parle bas autour des feux, un chacal se met-il à piailler ou une hyène à gémir, la tribu canine contre-attaque de la voix. On se répond d'un carré à l'autre, on se raconte, je suppose, les histoires du jour, quand l'ennemi s'est éloigné ; et cela dure jusqu'à deux ou trois heures du matin, lorsque les foyers sont assez refroidis pour que les braillards puissent y dormir en boule. Alors la paix revient : j'ai crié, jeté des poignées de terre ou des cailloux : rien n'y a fait et la nuit prochaine on remettra ça.

Au petit matin, mon guide Demba me réveille : les chevaux et les bourricots sont là, Ousman prépare le café et peu avant le lever du soleil, nous partons au milieu des hautes tiges de mil blanc qui nous aspergent de rosée. A midi, halte au couscouss à Ouoppa ; hier soir je suis arrivé à Bem - Bem, dernier village du cercle de Linguère, avant d'entrer dans celui de Matam. Le lendemain est Dimanche. Nous ne marcherons pas, tant pour louer le Seigneur que pour compléter mes informations. Le dimanche matin, en brousse, j'ai pris l'habitude de me recueil-



Le déser

NÉGAL ET EN MAURITANIE

lir et de prier particulièrement pour tous ceux que j'aime et qui sont loin. Après quelques pages de Bible, je fais ainsi mon petit tour du monde en pensée : Paris, Tunis, Pampelune, Djibouti, Alger...

Ce matin, après cette évasion dominicale, je me replonge dans le bain en faisant le toubib : aspirine et sulfate de soude sont l'essentiel de la médication ; quelques plaies pas très très jolies... Que de services pourraient rendre deux ou trois équipes médicales volantes, circulant en brousse ! Métier dur ce serait certes mais combien utile. Les dispensaires ne profitent guère qu'aux gens des escales, les malades de brousse ne font pas les cinquante ou deux cent kilomètres pour aller s'y faire soigner ; ils n'aiment pas la « ville » qu'ils ne connaissent d'ailleurs pas la plupart du temps (j'ai vu des enfants de quinze ans qui n'avaient jamais vu de blanc avant moi). Et pendant que je fais marcher alcool et dakin, j'interroge, et entre deux malades, je prends des notes. Ma Bible de Crampon les a étonnés : ils m'ont pris pour une espèce de marabout, et après la séance d'infirmerie, nous avons discuté de l'origine de l'homme en général et des peuls ferlo en particulier, à grands coups d'Ancien Testament et de versets coraniques. Après la théologie, nous avons herborisé et photographié. Maintenant que je suis classé toubib et marabout, je peux entrer partout et l'on va me montrer le troupeau : rare privilège !

Bam-Boukar (5 novembre).

Le matin, j'ai quitté Bem-Bem avec une heure et demie de retard : des histoires de bourricots qu'on n'arrivait pas à retrouver... palabres à ce sujet jusqu'à onze heures hier soir ; suite ce matin. Enfin nous sommes partis, le soleil à 20° au dessus de l'horizon. C'est mauvais quand on a une longue étape à fournir...

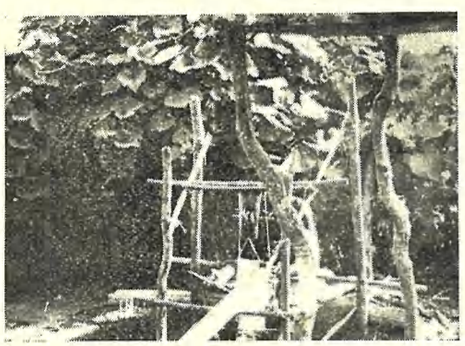
Comme prévu, je suis arrivé cette après-midi, complètement vanné et assoiffé, sans grand appétit pour mon poulet dur de chaque jour. Après une courte sieste je bavarde avec le chef de ce tout petit village dont le nom n'est même pas sur la carte : c'est un ancien tirailleur qui autrefois, a traîné ses guêtres à Tunis et à Bizerte. C'est le premier noir de brousse que je rencontre et qui parle petit français. Avec mes quelques mots de peul, des gestes et des dessins sur le sable, on se comprend fort bien. Il est sympathique et nous parlons de ses cultures : ces éleveurs nés se paient le luxe de faire deux champs de mil pour leurs vaches; grâce à cela, elles donnent en hivernage jusqu'à quatre litres par jour, ce qui est un grand maximum.

lu Ferlo

Ce soir, mes notes écrites, je vais m'endormir un peu en dehors du village, sur mon lit de camp, au milieu des vaches. Miracle ! les chiens sont silencieux... La nuit m'isole un peu plus et je me sens libre comme l'air ou comme ces chacals lointains, mes frères les chacals, qui chantent complies à leur manière.

Diara Bokel Maboubé (le 11 novembre).

Voilà quatre jours que nous marchons avec un cheval pour trois. Mon domestique, brave garçon mais Saint-Louisien et mauvais marcheur monte l'animal à quelques kilomètres des villages d'où je pars et où j'arrive monté, par dignité. Cela me permets de reprendre goût à la marche : j'y laisserai d'ailleurs ma paire de bottes et tout ceci ne va pas sans fatigue, mon journal en pâtit. Au passage, il y à trois jours, j'ai traversé Ouro Mahmoud, habité par deux familles en hivernage et pendant la saison froide (jusqu'en fin décembre). Petit groupe de quatre ou cinq cases et de quelques greniers construits en **banco** (argile mêlée de sable et de bouse de vache). Les gens me paraissent actifs et entreprenants. Si le mil est la culture de base, on récolte en outre coton, patates, maïs, pastèques et tomates. Chose rare, on me propose un chevreau que je refuse : le Peul qui aime énormément la viande ne tue qu'avec répugnance. Je me contenterai d'un poulet, les œufs offerts ayant chacun son locataire déjà presque emplumé.


Bem-Bem
Métier à tisser devant la case du tisserand

A Ouro Ali, la fortune m'attend sous la forme d'un chef de canton, géant emmitouflé d'un trench-coat extraordinaire et botté de rouge : il m'amène trois chevaux et trois bourricots. Mais il est flanqué d'un griot facétieux chargé de chanter ses louanges en s'accompagnant sur un **balafon** (sorte de xylophone). Ledit griot me célèbrera aussi jusqu'à Tambacounda dans chaque village, avec frénésie : il va finir par me donner une bonne opinion de ma pauvre personne. Mais le cheval du chef de canton prend heureusement tout cela pour lui et se met à cabrioler avec grâce dès qu'il commence : cela fait un bon numéro de cirque.

Ce Ferlo latéritique est extraordinaire à cette époque : les cartes le nomment « désert », mais ce n'est qu'en parti vrai. Pour le moment il est encore vert, frais, couvert de rosée chaque matin. On y rencontre encore ces oasis que sont les grandes mares où se concentre la vie des animaux de brousse, sauvages ou domestiques. La dernière vue, Fêto Hammadi, s'est offerte ce matin au lever du soleil après une heure et demie de cheval ; c'était au débouché d'un bois dru, sur un vaste affleurement rocheux : au milieu, la grande nappe d'eau noire semée de nénuphars, entourée de fleurs bleues ou blanches et de petits roseaux. Des bandes de canards sauvages, de marabouts et de grues couronnées frôlent l'eau en gagnant l'autre bord. Et sur toutes ces choses, les rayons tout neufs du soleil de huit heures qui fait déjà fumer nos chevaux trempés de rosée. En tournant autour de la mare je rencontre un parc à bétail d'où les bergers s'enfuient à notre approche : j'en profite pour visiter leur campement et voir le troupeau. On appelle : l'un d'eux arrive et je lui achète une grande calebasse de lait frais : petit déjeuner en commun et cigarettes qui seront fumées ou chiquées. Tous reviennent peu à peu et j'interroge de nouveau ; quelques billets les mettent vite en confiance : le troupeau rassemble les animaux de trois villages différents dont le plus proche est à neuf kilomètres environ. Et chaque soir les femmes viennent chercher le lait qu'elles rapporteront sur leur tête dans de grandes calebasses en bois.

Tamba Kounda (13 novembre).

Fin de cette première tournée qui m'a pour la première fois mis en contact avec la vraie brousse.

Hélas, le soir de mon arrivée à Tamba, j'ai dû prendre mon repas au buffet-hôtel en subissant les plaintes aigres d'un phono malade : dans la salle à manger, les gens sont habillés de blanc et les noirs font de la politique ; on entend des trains et on lit des journaux. Pour moi tout cela ne veut plus rien dire.

Je viens de brousse et n'ai qu'une hâte : y retourner...

L'atmosphère des élections n'est pas encore tout à fait dissipée. Le gérant local d'une grosse « boîte » de commerce porte à son casque les photos des deux élus sénégalais d'octobre. Il discute chaleureusement « partis », « élections » et « politique gouvernementale », mais ses clients font la queue sans d'ailleurs se plaindre. Je suis sûr qu'il ne comprend pas tout ce qu'il dit, mais c'est si passionnant de parler, et ses renseignements sont si sûrs ! N'est-il pas le maître du commerce sénégalais, africain? N'est-il pas prêt à remplacer au pied levé le Gouverneur ou le Ministre? On ne le pousserait guère pour qu'il l'avoue...

Me croirez-vous quand je vous dirai que j'aime mieux la brousse ? La brousse où il faut encore creuser bien des puits, tracer bien des pistes, faire bien des ponts... La brousse qui veut pour vivre des médecins, des agronomes, des vétérinaires compétents et consciencieux... La brousse qui nourrit les villes et les escales, mais que tuera la démagogie actuelle plus sûrement que la syphilis...

(A suivre.) **FRANÇOIS,**

Ouoppa
La corvée d'eau au puits

OU EST LA VÉRITÉ ?

PANORAMA DE LA PRESSE JEUNE

Une délégation de la jeunesse française revient de Russie où elle avait été invitée par la jeunesse soviétique. « Jeunesse » et « Avant-Garde » publient à l'envie des comptes rendus de ce voyage. En voici quelques passages :

A la descente de l'avion, des voitures — ou un car — nous attendent pour nous conduire à la ville. Une vingtaine de kilomètres nous en séparent généralement, qu'il s'agisse de Moscou, de Kiev, de Tbilissi (Tiflis) ou de Stalingrad.

Vingt kilomètres de campagne, de banlieue, de rues de grande ville; vingt kilomètres sans discours, sans musée, sans repas ; vingt kilomètres où l'on n'a qu'à ouvrir les yeux et observer le bord de la route.

Première constatation : le standard de vie est effroyablement bas.

A la campagne, isbas de troncs superposés, coiffées de tuiles ou de chaume ; cabanes de pisé, blanchies à la chaux. Le sol semble le plus souvent de terre battue. Femmes et enfants marchent presque tous pieds nus, les hommes moins normalement, semble-t-il. Les volailles, les porcs participent de très près à la vie familiale.

(*Jeunesse* du 25-7.)

Partout, des gosses bronzés qui courent pieds nus et en slip — il fait beau — et, comme tous les gosses du monde, barbotent dans le caniveau. Pourquoi sont-ils tous dans la rue ? D'abord, parce que c'est la période des vacances scolaires. Ensuite parce que l'exiguïté des logements ne permet pas la vie à la maison. Un coup d'œil indiscret à travers une fenêtre nous en convaincra tout à l'heure : on aperçoit cinq, six ou sept lits de fer dans une pièce de dimensions normales. Des renseignments que nous pourrons obtenir par la suite, il ressort que l'on vit couramment à huit dans trois pièces, huit qui appartiennent souvent à deux ou trois familles différentes. Ceci étant vrai tout au moins pour les milieux populaires.

(*Jeunesse* du 1-8.)

Après l'opinion des jeunes socialistes, voici celle des jeunes communistes :

Le peuple russe a un niveau de vie supérieur au nôtre et qui va toujours s'améliorant.

Par exemple, le jour de notre arrivée, les journaux soviétiques donnaient la liste de produits de consommation courante dont les prix étaient diminués de 40 à 50 %.

J'ai parlé avec les jeunes gens et les jeunes filles, dans les usines et sur les chantiers, dans les sovkhoz et les kolkhoz, et j'ai rapporté de ces entretiens des renseignements précis.

Et voici ce que m'a dit Sacha Chéine, jeune maçon de 19 ans que j'ai interrogé sur un chantier de reconstruction à Stalingrad. Il touche au ravitaillement rationné : 700 grammes de pain par jour; 2 kilos 200 de viande par mois ; 500 grammes de sucre par mois ; 600 grammes de matière grasse.

J'ajoute que Sacha peut trouver, en plus de nombreux légumes que je ne détaille pas, dans les magasins à marché libre, tout ce qu'il veut, mais à des prix à peu près trois fois supérieurs à ceux des produits rationnés (*ni plus, ni moins qu'un marché noir officiel*).

Voyons pour le logement en U.R.S.S.

Le Boche a brûlé des milliers de villages et de villes soviétiques ; de nombreux réfugiés fuyant les barbares nazis sont venus à Moscou. Il y avait, avant la guerre, 4 millions et demi d'habitants dans la capitale soviétique ; il y en a aujourd'hui 8 millions.

Il y a donc une crise terrible du logement à Moscou. Naturellement, à Stalingrad aussi, où des gens vivent encore dans des caves !

Je crois que c'est aussi le cas dans de nombreuses villes françaises.

La Russie est un pays de plaines. Il n'y a pas de carrières de pierres, mais d'immenses forêts.

C'est pourquoi on bâtit et on rebâtit encore maintenant au bois les villages détruits par les Boches.

Je connais plus d'un jeune paysan français et plus d'un jeune ouvrier qui s'accommoderaient fort bien du confort de ces isbas.

(*Avant-Garde* du 31-7.)

Ceci concerne le matériel, voyons maintenant le spirituel :

Nos amis ont admiré l'immense effort culturel accompli partout : un apprenti soviétique parle de Voltaire, de Balzac, comme un bachelier de chez nous ne parlerait pas de Dostoïevsky.

(*Avant-Garde* du 24-7.)

Sur la valeur de l'enseignement, nous n'avons que peu de données. Il est, en principe, obligatoire de sept à quatorze ans. Ce principe est-il totalement respecté ? Quel est le pourcentage d'illettrés qui subsiste dans l'Union ? Ce pourcentage est-il le même en Asie et en Europe ? Nous l'ignorons absolument.

Nous avons cependant pu remarquer que le niveau des connaissances arithmétiques du peuple russe est moins sûr que le nôtre : partout chez le commerçant, chez l'artisan, sur le bureau du chef d'atelier à l'usine, se trouve le boulier, machine à calculer primitive. Des gens cultivés ignorent la table de multiplication. Nous avons vu poser et compter au tableau noir, au cours d'un examen dans une école d'apprentissage (fin de la deuxième année, quinze à seize ans) les opérations suivantes, qu'un élève français de cet âge aurait évidemment faites de tête : 36 divisé par 12 ; 800 multiplié par 3.

(*Jeunesse* du 1-8.)

Décidément, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous connaîtrons la vérité sur le paradis rouge !

A PROPOS DE LA GRÈVE DES POSTIERS

Au cours de la grève des postiers, des incidents se sont produits au central téléphonique Colbert de Marseille.

Les faits sont simples. La grève n'était pas du goût du parti communiste qui ne pouvait pas s'assurer du bénéfice politique de l'opération et des troupes communistes ont essayé en divers endroits de briser cette grève. A Marseille, les actions de ce genre ayant été particulièrement violentes « Jeunesse » écrit dans son numéro du 8 août, sous le titre « Les nervis du patronat n'auraient pas fait mieux. » :

On n'agissait pas autrement dans les pays totalitaires, où des scènes de ce genre étaient normales. Ces mœurs donnent en tout cas un avant-goût de la liberté des travailleurs, telles que la conçoivent les chefs communistes de la Fédération postale.

Fort bien ! Mais les Jeunes Socialistes semblent oublier qu'ils furent les premiers à prôner la violence. Commenceraient-ils à changer d'avis ?

POUR UN HEBDOMADAIRE MONARCHISTE

On nous communique :

« L'action royaliste ne peut se développer que dans la mesure où elle s'appuie sur des moyens d'expression suffisamment importants qui la font connaître et propagent la doctrine. Au premier rang de ces moyens figure la presse

« De tenaces efforts ont permis de faire aboutir une demande d'autorisation pour un hebdomadaire à grand tirage. Muni d'une autorisation administrative, il reste à trouver les capitaux nécessaires

« L'hebdomadaire en voie de création sera un hebdomadaire d'intérêt général, politique, social littéraire et artistique. D'une présentation soignée mais non luxueuse, il comportera photos ou caricatures, échos, pages de politique intérieure et extérieure avec revues de presse, nouvelle, roman ou récit historique, page des Lettres, arts et spectacles page économique et sociale, page féminine, page jeunesse, tourisme et sports, etc...

« Assuré de collaborations de première valeur, cet hebdomadaire est appelé à connaître un vif succès.

« Sa parution nécessite la constitution d'un capital suffisant. Le tiers de ce capital est dès à présent assuré. Il dépend de l'effort de chacun de rassembler les sommes manquantes. Les fonds (parts de mille francs, avances en compte courant, abonnements : 450 francs par an, etc.) peuvent être dès à présent versés au compte de la société d'exploitation du journal en formation, soit par chèque barré au nom de M. Jacques d'Yvoire, 4, rue de Fleurus, Paris-6e, directeur-gérant du futur journal, soit par chèque postal au C.C.P. : « Paris 947, Crédit Lyonnais », en ayant soin pour ce mode de versement de porter au talon du chèque postal la mention suivante : « pour être porté au compte de M. Jacques d'Yvoire, n° 52.151, Agence ZG, 5, place d'Italie, Paris ».

« Faut-il ajouter que ce projet a reçu l'approbation et les encouragements de Monseigneur le Comte de Paris et l'adhésion de nombreuses personnalités royalistes de toutes tendances. »

au royaume de l'esprit

Les livres

"DANS LE GOUT ESPAGNOL"

de J. de la VARENDE

L'« épuration » à prétexte patriotique a fait tant de ravages dans les lettres françaises, tant de grands noms qui étaient l'honneur de notre pays ont été rayés de l'actualité littéraire, tant d'écrivains ont été emprisonnés, jugés, condamnés, que c'en est une joie, plus, une victoire de l'esprit français de revoir Jean de la Varende à la devanture des librairies. Par quelque romantisme que pèchent parfois ses nouvelles et ses romans, Jean de La Varende n'en est pas moins un courant d'air pur dans les miasmes d'une littérature nauséabonde à dessein, un rayon de lumière dans la nuit de l'ésotérisme, un style clair face au pathos byzantin à la mode du jour — si jour il y a —, une peinture et une exaltation de gens et de choses françaises, proches de la terre, animés de la foi de nos pères, parlant le langage de leur bon sens, et servant fidèlement Dieu et le Roi. Jean de La Varende n'est pas un de ces cerveaux errants et anonymes, venus des steppes lointaines, sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui véhiculent des idées malsaines comme le vent propage l'incendie ; mais au contraire un homme de France, un Normand du Pays d'Ouche, qui n'est lui-même que parce qu'il est de France, de Normandie, du Pays d'Ouche, chez qui l'universel s'incarne dans le réel, le catholique dans le Français et dans le Normand.

Exceptionnellement, Jean de la Varende a placé hors de France le centre d'intérêt de son dernier livre *Dans le Goût Espagnol*. C'est une série de trois nouvelles magnifiant la grandeur espagnole à travers les temps modernes. C'est, on le voit, un sujet d'actualité. Le premier de ces contes relate l'exode d'un Grand d'Espagne d'un âge légendaire, au temps où les Austro-Anglais envahissaient la noble et belle Espagne pour en chasser Philippe V. Alors les Impériaux et les Britanniques approchaient de Madrid. La ville entière, ses Grands et ses innombrables mendiants, s'apprêtaient à suivre en une longue caravane, le Roi Catholique sur la voie de l'exil. Le Marquis de Herrera, dédaignant les inconvénients de l'âge et de la maladie, contre les avis de son confesseur et de ses serviteurs, décide de faire, jusqu'à une mort probable, son devoir de sujet. Son équipage, qui essaie d'amortir par sa lenteur les secousses dues aux accidents de la route, retarde toute une file de voitures tandis que le marquis s'est endormi. Nul ne veut dépasser un grand d'Espagne et ce n'est que lorsque le marquis se réveille qu'il se range, touché des égards qu'on n'a pas laissé de lui marquer. En chemin, le Grand d'Espagne reçoit du Roi un ordre de regagner Madrid, en termes émouvants par leur sécheresse même. Les envahisseurs entrant dans la capitale proclament Roi d'Espagne l'Archiduc Charles d'Autriche. Lord Stanhope vient demander au marquis de Herrera de prêter serment au nouveau « souverain ». Le marquis répond qu'il a toujours été fidèle au Roi d'Espagne et qu'il est vraiment trop vieux pour changer d'idée. Mais, systématiquement persécuté par les Espagnols, l'étranger est obligé de vider les lieux... après avoir brûlé l'Alcazar de Tolède qui fut, récemment encore, le théâtre de l'héroïsme espagnol. « Une fois de plus, écrit Jean de La Varende, l'Espagne vraie avait vaincu », et Philippe V regagna sa capitale.

La seconde nouvelle — la plus longue — se passe au Pays d'Ouche. Un jeune Français, Jean de Fréville, qui y habite un château avec sa mère fait à l'occasion d'un léger accident la connaissance d'un carliste exilé.

Le troisième conte est une fantaisie mettant en scène des personnages de Velasquez.

J'ai sans doute très mal rendu la couleur locale qui est l'essentiel de ce genre de conte ; il me reste à conseiller ces charmantes nouvelles aux amis de notre sœur latine, gardienne de l'esprit chevaleresque et citadelle de la Catholicité.

Christian PERROUX.

★

Le cinéma

ASSURANCE SUR LA MORT

« Assurance sur la vie, assurance sur la mort ».

C'est plus qu'un jeu de mots. C'est un drame cruel. C'est aussi un drôle de film.

On s'attend à une bande policière comme les autres. On croit même un moment que ce n'est que cela : complot, cadavre, détective amateur, second cadavre, aveux... On sort de la salle obscure en disant : « un film bien fait, sans bavure » et on se croit quitte avec cela.

Et puis, sans qu'on y prenne garde, on y repense le lendemain et le jour suivant et, toute la semaine, on revoit avec une troublante insistance le masque pervers de Barbara Stanwick, le visage de marbre de Fred Mac Murray, l'énigmatique sourire d'Edward G. Robinson. C'est un fantôme, une procession de fantômes qui ne vous quitteront pas de longtemps. Et alors, alors seulement, on comprend qu'*Assurance sur la mort* n'est pas un film comme les autres.

En fait — et Nino Frank l'a parfaitement vu —, *Assurance sur la mort* marque un tournant important dans l'histoire du cinéma. Il substitue au film policier classique « succédané dominical des mots croisés », l'étude de psychologie criminelle. Du jour où Billy Wilder, l'un des meilleurs réalisateurs américains, a porté à l'écran cette étonnante intrigue de James Cain, le genre policier, au cinéma, avait cessé de vivre.

C'est pourquoi, parmi l'impressionnante suite de succès d'outre-Atlantique que nous ont apporté ces dernières semaines, *Assurance sur la mort* mérite une place de choix aux côtés de *Citizen Kane* (hardi, mais encore au stade expérimental), *Qu'elle était verte ma vallée* (du meilleur John Ford), et *La Vipère* (âpre et dépouillé de tout artifice).

C'est d'*Assurance sur la mort* qu'il nous fallait parler ici, puisqu'il semble que ce soit celui qui ait été le moins compris de la critique. Le public, heureusement, a été plus clairvoyant.

François CHATEL.

Le théâtre

Autour d' "ORION LE TUEUR"

Paris au mois d'août : solitude provinciale, les magasins sont autant de petites prisons sans gardien. Au théâtre : *Annual Closing* nous apprend le « Parisian weekly information » qui est à l'heure actuelle notre seul organe bien parisien de renseignements.

Cependant au milieu de ces nombreux *closed*, nous lisons qu'il nous est resté un spectacle, au théâtre Agnès Capri.

On pense à Naples, à la grotte, à l'eau bleue ; c'est déjà un nom qui accroche l'imagination. On y joue *Orion le Tueur*. Du rire et des larmes, nous dit-on. Nous n'avons pas peur des émotions très vives ; nous y courons. A la caisse, la sympathique direction qui veut bien continuer à distraire notre abandon, s'excuse des prix quelle est obligée de nous réclamer, en publiant la liste des taxes... officielles. Le premier coup de pompe sur le spectacle avant même qu'on soit sûr d'y récolter quelque chose.

Quant à nous, nous ne sommes pas inquiets. Il y a dans l'air et dans la tête des spectateurs qui affluent quelque chose de rassurant. Ils ont un aspect de qualité d'abord et ils ont l'air de savoir où ils vont.

Un grand silence précède le lever du rideau. Et en un instant les ficelles sont tirées. *La Parade de Foire* est en pleine activité comme un jouet merveilleux dont le ressort s'est déclanché d'un seul coup. On est presque étonné d'être assis dans un fauteuil et non pressé debout sur la place d'un quelconque village entre les chevaux de bois, le marchand de nougâts et le tir à la carabine.

Mais ne nous y trompons pas, la désinvolture de ces joyeux drilles est savamment orchestrée par un metteur en scène plein d'expérience. Et si le comique, le fantasque, la rêverie se succèdent dans la liberté d'un laisser-aller complet, c'est que la composition est d'une précision extrême.

Viennent s'encadrer dans la monture un quatuor vocal excellent, une fable mimée d'une drôlerie irrésistible. « L'huitre et les Plaideurs » et quelques autres farces heureuses et qui font rire, ce qui n'est pas toujours le propre de la farce.

Quand à la parodie dramatique d'*Orion* elle est conduite avec autant de verve que de rythme, et l'on nous mène du noble château de France, à la vaste étendue du plein océan, pour finir dans un bouge chinois avec une mise en scène disons... synthétique, qui n'est pas moins divertissante que le corps même du spectacle.

Je ne cite pas de noms. Je ne félicite pas les vedettes. Ce serait trahir la volonté d'une troupe dont tous les rouages ont leur valeur propre et font tourner la machine avec un esprit d'équipe étourdissant. Et n'est-ce pas le meilleur éloge qu'on puisse faire, et si rare, de pouvoir dire qu'ils « jouent » tous et tout le temps et se repassent sans fléchir le feu follet de leur imagination, que pourrait si bien symboliser, entre ses flammes courtes et longues, la réussite totale d'un feu de camp.

M. J. T.

La Famille Royale de France

Madame la
COMTESSE DE PARIS
et les dix
ENFANTS DE FRANCE

« La Patrie est une association de familles qui se prolongent à travers le temps. »

HENRI, *Comte de Paris.*

LL. AA. RR.

La Princesse Isabelle (8 avril 1932).
Le Prince Henri (14 juin 1933).
La Princesse Hélène (17 septembre 1934.)
Le Prince François (15 août 1935).
La Princesse Anne (4 décembre 1938).
La Princesse Diane (25 mars 1940).
Les Princes Michel et Jacques (25 juin 1941).
La Princesse Claude (11 décembre 1943).
La Princesse Chantal (10 janvier 1946).

(Cette photographie fait partie d'une série récemment éditée par le Centre d'Etudes et de Documentation, 9, rue d'Artois, Paris-8e.)

LE CAMP SAINT-LOUIS 1946

(suite)

Nous avions la joie, ensuite, d'entendre lecture du message du Prince, que nous publions en éditorial, apporté de Paris par un mesnier. Cette manifestation royale nous rendit encore plus sensible, je crois, la cruauté de la séparation. Comment ne pas être frappé d'un étonnement profond devant ce fait inouï d'un pays qui refuse son bonheur ! Tant de gens aujourd'hui se rejettent mutuellement des responsabilités qu'ils se sentent incapables, à juste titre, de supporter. Ils réclament l'Unité impossible au nom de mythes d'Egalité, de Liberté, de Fraternité, dont aucun n'a été plus violé que sous la République, et voilà que nous avons si près de nous un homme, un prince, un grand chrétien qui accepte toutes ces responsabilités, qui aime son pays de toutes ses forces et les Français comme ses enfants, et la France le rejetterait ? Impossible. Cette impression, il me semble, s'est imposé à nous plus que jamais à l'issue de ce camp. Il n'est pas possible que la vérité ne soit pas de notre côté. Ce message du Prince n'est-il pas la meilleure preuve d'attachement que l'on puisse donner à son pays ? Nous l'avons tous écouté avec émotion...

Puis la gaieté plus libre a repris son cours. Quelques parents et amis de la Mesnie, qui s'étaient aimablement joints à nous pour ce dernier jour du camp, furent utilisés heureusement à la cuisine et, grâce à eux, on fêta plus dignement la Saint-Louis, d'autant que nos hôtes, toujours charmants, avaient fait mettre un tonnelet de bon vin à notre disposition. La famille a souvent de bons côtés ! Signalons au dessert une omelette aux confitures de cent trois œufs qui fit sensation.

Un camion bâché devait enlever triomphalement la plupart des campeurs dans l'après-midi, et l'on chanta avec entrain jusqu'à Orléans et même à Paris.

Que conclure du camp de la Mesnie 1946 ? Encore une fois on n'explique pas un camp, on le vit. Nous ne pouvons prévoir aujourd'hui les conséquences peut-être lointaines de cette communauté de huit jours. On peut cependant affirmer, dès maintenant, qu'un sérieux pas en avant a été fait pour notre cause. Nous avons de nouveaux amis. Notre inquiétude du premier jour est levée. Beaucoup d'entre eux, sinon la plupart, nous ont compris et sont prêts à nous aider. Nous avons l'impression d'avoir noué des liens plus étroits entre les provinces françaises, d'avoir rapproché quelques morceaux du puzzle. Le grain est jeté. A nous de le faire mûrir avec l'aide de Dieu.

Régis G. THOMAS.

A NOS LECTEURS

Si notre idéal est le vôtre ; si nos efforts vous intéressent ; si le « Courrier » a su gagner votre sympathie, donnez-nous les moyens de poursuivre notre action, donnez-nous les moyens d'améliorer sans cesse notre « Courrier » et pour cela :

SOUSCRIVEZ !

en adoptant l'une des trois formules suivantes :

Membre souscripteur, 100 francs.
Membre donateur, 200 francs.
Membre bienfaiteur, 500 francs.

Adressez toutes vos demandes à :

« LA MESNIE »,
11, Faubourg Montmartre,
Paris (9e)
C.C.P. 5320-75, Paris.

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901).

éphémérides

1er *Septembre* 1715. — Louis XIV meurt à Versailles, après soixante-douze ans de règne.

4 *Septembre* 1870. — Une émeute parisienne renverse la seconde dictature napoléonienne.

4 *Septembre* 1874. — Naissance de Mgr le duc de Guise.

5 *Septembre* 1187. — Naissance à Paris de Louis VIII, dit le Lion, qui sera roi d'Angleterre en 1216.

5 *Septembre* 1638. — Naissance de Louis XIV.

9 *Septembre* 1816. — Edit de Pacification publié par Louis XVIII.

9 *Septembre* 1561. — Colloque de Poissy.

11 *Septembre* 1709. — Bataille de Malplaquet.

11 *Septembre* 1914. — La première Bataille de la Marne se termine par une grande victoire française.

13 *Septembre* 1515. — François 1er remporte la victoire de Marignan.

16 *Septembre* 1380. — Charles V meurt au château de Bréauté-sur-Marne.

16 *Septembre* 1824. — Mort de Louis XVIII.

18 *Septembre* 1559. — Sacre de François II.

19 *Septembre* 1356. — Bataille de Poitiers. Jean II le Bon est fait prisonnier par le Prince Noir.

20 *Septembre* 1792. — Bataille de Valmy où le futur Roi Louis-Philippe alors duc de Chartres, et son frère le duc de Montpensier méritent les éloges de Kellermann.

21 *Septembre* 1435. — Traité d'Arras qui scelle la réconciliation des Maisons de France et de Bourgogne.

21 *Septembre* 1824. — Entretien fameux de Charles X avec Louis-Philippe d'Orléans où le Roi donne son opinion sur la position dynastique incontestable du chef de la Maison d'Orléans.

25 *Septembre* 1597. — Entrée d'Henri II dans Amiens conquise.

25 *Septembre* 1633. — Entrée solennelle de Louis XIII à Nancy.

26 *Septembre* 1350. — Jean II le Bon est sacré et couronné à Reims.

27 *Septembre* 1601. — Naissance de Louis XIII le Juste.

28 *Septembre* 1066. — Les Normands partent de l'embouchure de la Dives pour aller conquérir l'Angleterre.

CENTRE D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION

publie un nouveau numéro spécial **sur**

LE PROBLEME CONSTITUTIONNEL

Nous relevons, au sommaire, les titres suivants :

Editorial : **Au delà des Constitutions. Aux Constituants.**

La Constitution qui a été repoussée par les Français.

Les idées constitutionnelles du Général de Gaulle.

L'instabilité constitutionnelle de la France depuis 1789.

La nouvelle Assemblée Constituante et l'organisation régionale.

Ce que pourrait être une Constitution Monarchique.

« Les excès du parlementarisme mènent à la dictature. »

(Extrait de l'URGENCE, par Amédée de Margerie, 1874.)

La Constitution du 19 avril 1946 et la France d'outre-mer.

Projets et contre-projets.

Ce qu'en pense la presse.

Renseignements et adhésions (300 fr., 1.000 fr. par an) au siège, 9, rue d'Artois, Paris (8e). Tél. : ELYsées 50-16.

S.P.I. - Imp. 27, rue Nicolo, Paris